

Aude CASSISA

DU NOIR SUR LES DOIGTS

Au chien jaune, ce soir là... C'est là que je l'ai trouvé.

La pluie tombait à torrents, violente et glacée. Elle était déjà venue à bout du pauvre parapluie que m'avait généreusement prêté l'un des organisateurs. Je ne doutais pas une seule seconde que je serais sa prochaine victime. Trempé jusqu'aux os, je maudis cette conférence qui m'avait mené en Bretagne au beau milieu du mois de mars.

Les nuages orageux dissimulaient les étoiles et les rayons lunaires, rendant la nuit plus sombre et l'atmosphère lugubre. Et humide. Très humide.

Marchant d'un pas rapide sur le trottoir faiblement éclairé qui longeait la plage en contrebas, je pouvais entendre les vagues se fracasser sur les rochers malgré la pluie qui martelait les pavés dans un rythme endiablé. Etrange symphonie que celle mêlant les larmes du ciel aux humeurs de la mer. Oubliant le froid pour un court instant, je m'arrêtai pour admirer le jeu du vent et de l'océan. Le spectacle était impressionnant de beauté et de férocité. A la faible lueur des lumières de la ville, je ne pouvais que deviner les formes des vagues battues par l'averse, torsadées par les rafales, monstres difformes et chimères jaillissant des flots pour se joindre à la danse. Un ballet chaotique mené par le chant rauque du vent et les percussions enragées de la pluie.

L'eau qui ruisselait sur mon visage était si froide qu'elle me brûlait la peau. Je plongeai les mains dans les poches de ma veste à la recherche d'un peu de chaleur mais l'humidité avait traversé le tissu.

Mon hôtel était encore à plus d'une demi-heure de marche. Le soleil prometteur de l'après-midi m'avait incité à faire une balade du côté de la ville close avant de me rendre, à pied, sur les lieux de la conférence. Une bonne idée. Jusqu'à ce que je sorte du centre des arts où se déroulait le forum, plusieurs heures plus tard.

Si le temps ne se calmait pas, j'allais finir par me noyer. Ou par mourir de froid. Aucun de ces choix ne me convenait vraiment. Dépité, je me décidai donc à trouver un abri en attendant que la pluie se fasse moins agressive. Un éclair suivi de très près par une détonation me conforta dans ce choix. L'un de mes collègues bretons m'avait affirmé qu'il ne pleuvait pas plus en Bretagne qu'ailleurs et que s'il pleuvait, il s'agissait généralement d'un petit crachin inoffensif. Ce soir là, sous l'orage, j'aurais aimé pouvoir lui dire le fond de ma pensée.

Je quittai la côte et son spectacle pour m'enfoncer dans les petites rues qui menaient au cœur de la ville de Concarneau. Il n'était pas bien tard mais je ne vis pas âme qui vive. De la fumée s'échappant de quelques cheminées me fit accélérer le pas. Moi aussi j'aurais souhaité pouvoir m'asseoir au coin du feu et observer cette pluie à l'abri derrière une fenêtre.

Je croisai finalement un chat roux aussi dégoulinant que moi. Il était assis sur le pas d'une porte et me regarda passer d'un air renfrogné. Le pauvre animal n'avait pas l'air très heureux d'avoir été oublié dehors. Comme je le comprenais !

Mon humeur s'améliora un peu, lorsque je vis enfin un bar ouvert malgré l'apocalypse. « Le chien jaune », indiquait la vieille enseigne au dessus de la porte. J'entrai. En espérant que le propriétaire des lieux ne serait pas trop ennuyé par les flaques d'eau que je laissais sur mon passage. Je devais faire peine à voir mais cela m'importait peu. J'étais trempé, j'avais froid et j'avais grand besoin d'un café bien chaud.

Un grand noir chauve, derrière le bar, me servit la boisson demandée. Je le remerciai et serrant la tasse fumante entre mes doigts me dirigeai vers une petite table ronde dans un coin

de la pièce. Mon café n'était pas le seul à fumer et ce n'est qu'une fois assis et débarrassé de mon manteau dégoulinant que la chose m'interpella. Deux hommes, installés au bar, étaient en grande discussion, un verre dans une main, une cigarette allumée dans l'autre. Apparemment, la loi n'avait pas grande influence sur cet établissement. La mode non plus à en juger les jeans serrés d'un autre temps et les chemises aux cols trop grands. Même la musique semblait venir d'une autre époque. Une ambiance très sixties qui n'avait rien de désagréable. Savourant mon café, je me laissai bercer par les tubes des années soixante qui résonnaient dans les enceintes grésillantes.

Une serveuse vint me proposer une autre tasse que j'acceptai avec gratitude. Le froid continuait de s'accrocher à moi avec une volonté tenace. La jeune femme me sourit et je me perdis dans son regard mordoré. Ses longs cheveux noirs ondulés lui tombaient sur les épaules, couvrant sa peau cuivrée là où sa robe ne servait pas à grand-chose. Une robe bleue aux motifs psychédéliques qui lui remontait au dessus des genoux. Elle était magnifique. Je devais sans doute passer pour un idiot à ses yeux, à la regarder ainsi sans pouvoir dire un mot mais elle ne semblait pas s'en offenser. Je finis tout de même par trouver la force de la remercier pour le café, la laissant retourner à ses obligations.

Elle s'arrêta près du bar et s'accroupit pour offrir une caresse au grand chien jaune qui somnolait sur un vieux tapis usé. Je me forçai à me concentrer sur l'animal pour ne pas laisser mon regard glisser sur les jambes dénudées de la jeune serveuse. Une sorte de labrador aux poils mi-longs qui appartenait probablement au barman.

L'ouverture de la porte du bar attira mon attention sur les deux individus qui venaient d'entrer. D'une quarantaine d'années, les nouveaux venus étaient, comme les autres clients du bar, vêtus de façon démodée. Le premier portait un costume gris décontracté assorti à son chapeau

de feutre. La veste était ouverte sur une chemise blanche rehaussée d'une cravate noire. Son compagnon avait opté pour une tenue moins classique. Blouson de cuir, chemise rayée et jean. Malgré la pluie qui, à en juger par leurs vêtements humides, tombait toujours, ils avaient des lunettes noires que seul l'homme en costume prit la peine de retirer en entrant dans l'établissement.

Outre leur décalage en matière de mode, deux choses m'inquiétèrent. La nonchalance avec laquelle l'homme au blouson de cuir ferma le loquet de la porte pour s'assurer que personne d'autre n'entre dans le bar. Ou n'en sorte. Et les armes qui pendaient à leur ceinture.

Je jetai un œil autour de moi pour me rendre compte que personne d'autre ne semblait s'alarmer. Cela me rassura et, me calant à nouveau dans le fauteuil dont je m'apprêtais à bondir pour me réfugier sous la table, j'observai la scène qui se déroulait devant moi et qui avait tout l'air de sortir d'un vieux polar en noir et blanc.

"Inspecteurs." Les salua la jeune serveuse. Cela expliquait au moins les armes. Le barman leur adressa un signe de tête poli alors que les deux membres des forces de l'ordre arrivaient à sa hauteur. L'homme en costume lui rendit son salut mais son collègue, lui, se tourna vers les quelques clients du café. Il nous annonça avec un sourire de prédateur que personne ne sortirait de là tant qu'ils n'auraient pas mis la main sur leur voleur de bijoux.

Quel voleur? Quels bijoux? Avais-je envie de demander mais l'un des clients accoudés au bar me devança. Le policier en costume, qui avait l'air d'être le plus calme des deux, s'installa au comptoir, posant son feutre près de lui, libérant ses cheveux blonds. Acceptant la bière que le propriétaire lui offrit, il expliqua brièvement à qui voulait prendre la peine de tendre l'oreille que le yacht d'un riche anglais amarré dans le port pour quelques jours avait fait l'objet d'un cambriolage un peu plus tôt dans la soirée. Le coffre dissimulé derrière la bibliothèque avait été fracturé avec habileté et les bijoux de madame, dérobés. Le policier ne s'attarda pas sur la

valeur des biens mais si deux enquêteurs avaient été assignés à l'affaire, elle ne devait pas être négligeable. Apparemment plusieurs vols similaires avaient eu lieu dans les semaines précédentes. La police s'attendait donc à un nouveau vol... Je trouvais étrange de ne pas en avoir entendu parler mais gardais mes questions pour moi. Un agent en civil avait vu le suspect s'enfuir du yacht et l'avait suivi jusqu'ici. La nuit et la pluie battante n'aidant pas, l'agent n'avait vu qu'une silhouette drapée dans un long vêtement de pluie à capuche. Vêtement abandonné dans une poubelle au coin de la rue. Le temps que ses supérieurs arrivent sur place, personne n'était ressorti du bar. Le voleur n'avait pas pu s'échapper.

"Et il ne nous échappera pas." Rajouta le policier à la veste de cuir en défiant du regard le barman. Il avait, semblait-il, déjà une petite idée quant à l'identité de leur cambrioleur.

"Al." Le rappela calmement à l'ordre son collègue.

A en croire le regard empli de sous-entendus qu'il lançait à son compagnon, ils avaient déjà eu une discussion au sujet du propriétaire des lieux. L'autre haussa les épaules et frappa le comptoir du plat de la main. "Une bière." Réclama t-il avant d'ordonner à la serveuse de lui apporter les papiers de tous les clients. Ce qui faisait en tout cinq personnes. Les deux hommes du bar, un couple discret installé au fond de la salle et moi-même.

Lorsque la jeune femme arriva à ma hauteur, je lui demandai discrètement si tout cela était bien légal. Elle me fit signe que non et me sourit pour me rassurer. Les deux policiers étaient connus des lieux. Je sortis mon portefeuille pour me rendre compte que j'avais laissé mes papiers à l'hôtel. J'étais pourtant sûr de les avoir pris ce matin. Comme si la soirée n'avait pas été suffisamment désagréable ! Et bizarre. Même si j'essayais d'ignorer ce sentiment étrange qui hérissait les poils de ma nuque.

L'un des clients installés au bar rechigna un peu à se séparer de sa carte d'identité mais il finit par céder. Les autres firent ce qui leur était demandé sans poser de question.

La serveuse rapporta les papiers à l'inspecteur qui les avait demandés. Il les passa en revue rapidement, lançant un regard en ma direction avant de se tourner vers le barman. "Toi aussi, raton. Montre voir si tu as le droit de travailler dans mon pays. Vous nous avez bien viré du votre."

Le propriétaire du bistrot ne sembla pas se formaliser de l'insulte raciste venue du fond des âges, l'encaissant avec un flegme qui jurait avec sa carrure de joueur de rugby. Le policier en costume, en revanche, agrippa violemment l'épaule de son collègue.

"Ce n'est pas très poli, Al. Et tu sais très bien que Gabriel n'est pas algérien."

"L'Algérie, l'Afrique. Quelle différence? Tu n'y étais pas, Henri."

"Non. Je n'y étais pas. Lui non plus." Répondit ledit Henri sur un ton plus doux, relâchant l'épaule de son ami avant de se lever. Il demanda au barman, courtoisement mais sans lui laisser vraiment le choix, s'il pouvait se permettre de fouiner un peu. Il espérait sans aucun doute trouver les bijoux volés. Gabriel acquiesça, peu concerné par ce qui se passait dans son bar. Al, à qui revenait la tâche d'interroger les suspects, décida tout naturellement de commencer par la seule personne à ne pas avoir de papiers. C'est-à-dire, moi.

L'homme tira une chaise et s'installa à ma table. D'une certaine façon, l'inspecteur était intrigant, à parler de la guerre d'Algérie comme si elle s'était terminée la veille. Mais je ne pouvais m'empêcher de le trouver antipathique. Le racisme évident dont il faisait preuve y étant sans aucun doute pour quelque chose. Les premiers mots qu'il m'adressa après avoir retiré ses lunettes de soleil et plongé son regard assuré dans le mien ne firent que conforter ce sentiment.

"Eh bien mon minet, on s'est perdu?" Me lança t-il avant de m'interroger sans détour sur mon identité et la raison de ma présence. Bien sûr, j'étais mieux habillé que la plupart des habitués présents ce soir mais je ne pouvais pas deviner qu'ils s'étaient tous donnés le mot pour la jouer années soixante. Et maintenant, ce policier, qui ressemblait plus à un voyou qu'à un

représentant des forces de l'ordre, se moquait ouvertement de ma façon de m'habiller. J'aurais voulu lui cracher mes vérités à la figure mais le pistolet accroché à sa ceinture m'en dissuada. Je lui expliquai donc, sèchement, la raison de ma visite en Bretagne.

Il me fixa comme si je venais de lui avouer venir de Mars. Grand bien lui fasse ! De toute manière, je n'avais rien à me reprocher.

L'inspecteur me demanda ensuite si quelqu'un était arrivé après moi dans le bistrot. Il recherchait les informations qui allaient l'aider à croiser les alibis des uns et des autres. Je pouvais penser ce que je voulais de l'individu mais au moins, l'enquêteur posait les bonnes questions.

Je sentis une masse s'abattre sans douceur sur ma cuisse et baissai les yeux pour m'apercevoir que le grand chien jaune avait posé sa large tête sur ma jambe, essayant à sa manière de m'apporter un peu de soutien. Je lui tapotai maladroitement le haut du crâne pour lui signifier que sa sollicitude, bien qu'appréciée, n'était pas nécessaire. Il sembla comprendre et repartit d'un pas lent vers son tapis, s'y étalant de tout son long.

L'inspecteur semblait en avoir fini avec moi pour le moment, décidant d'aller ennuyer quelqu'un d'autre. En passant près de son collègue qui examinait minutieusement quelques pots de peintures laissés au pied d'un mur, il murmura quelque chose comme "Garde un œil sur Lupin." Au moins, mon statut était passé de celui de minet trop bien habillé à celui de potentiel gentleman cambrioleur. Bien qu'être devenu le suspect numéro un de leur enquête ne m'enchantaient guère, je ne pouvais cependant pas m'empêcher d'en ressentir une certaine fierté.

Le policier blond, Henri, me lança un regard avant de reprendre sa fouille de l'établissement. Il secoua un pot de peinture pour s'assurer que rien de métallique ne s'y trouvait et le reposa au pied de la fresque murale dont seuls les contours avaient pour le moment été dessinés. Fidèle au nom du bar, les dessins qui, par leur style, auraient pu être extraits d'une BD

américaine, représentaient un labrador affublé des atouts généralement associés au célèbre Sherlock Holmes. Une casquette et une pipe.

Tout en observant du coin de l'œil les deux inspecteurs interroger les autres clients et fouiller chaque recoin, laissant derrière eux un fouillis monstre auquel ils n'avaient évidemment pas l'intention de remédier après leur passage, je commandai un autre café et demandai la note. Le temps semblait s'être calmé dehors, la pluie ne tambourinait plus contre la porte de bois. Avec un peu de chance, ces messieurs de la police en auraient bientôt fini et je pourrais retourner à mon hôtel pour une nuit bien méritée.

La facture me laissa sans voix et je me sentis soudain mal, une fièvre froide suintant par tous les pores de ma peau. Ce n'était pas du au chiffre, non. Je me souviens du chiffre. Neuf. Pour trois cafés me direz-vous, neuf euros c'était un peu cher. Bien sûr. Seulement ce n'était pas neuf euros, non, mais neuf francs. Il y a quelques années j'aurais pensé à une erreur de frappe. Bon sang ! Même en début de soirée, j'aurais pu le penser.

Mais le malaise qui ne m'avait pas quitté depuis que j'étais entré au Chien jaune ce soir là prenait maintenant tout son sens. Un sens qui n'en avait aucun.

Et cette date inscrite en haut de la petite feuille de papier. Je ne pouvais détacher mes yeux de l'année. Mille neuf cent soixante quatre. Si c'était une blague, elle était vraiment très élaborée. Je crus m'évanouir mais un bruit sourd me sortit de ma stupeur catatonique.

Al venait de plaquer sur le bar l'homme qui avait tendu ses papiers avec réticence. Je n'avais pas vraiment suivi l'action mais il semblerait que le policier ait voulu le fouiller. Il avait du résister pour se retrouver dans cette position. L'inspecteur le fouilla sans se préoccuper des lois qui, me semble t-il, ne devraient pas l'y autoriser. Je m'attendais presque à voir la main du policier ressortir de la poche de sa proie avec une poignée de diamants. C'était idiot. D'autant

plus idiot que si l'enquêteur trouva bien quelque chose, ce n'était pas du tout ce qu'il cherchait. Un peu de poudre blanche dans un sachet transparent. Al empocha la substance illégale et lâcha l'homme, sans oublier de le plaquer une dernière fois et sans douceur contre le comptoir. Il n'avait que faire de la drogue ce soir.

L'autre policier ne réagit pas à la violence dont faisait preuve son coéquipier. Apparemment, il ne dépassait aucune limite. Henri se contenta d'épousseter un peu la chemise froissée du client malmené. La menace implicite était loin d'être subtile : "Pas de plainte et on oublie la drogue." Ils oublieraient sans doute le petit sachet, oui, mais ils n'oublieraient pas l'homme qui le détenait. Dès le lendemain, il pourrait s'attendre à croiser des agents de l'ordre régulièrement.

Le lendemain... De quelle date? De quelle année?

J'essuyai mes mains moites sur mon pantalon et voulus terminer mon café pour me redonner un peu de contenance, quand je remarquai le noir sur mes doigts. Une trace noire qui venait du trait de peinture étalé sur ma cuisse.

Je ne mis pas longtemps à relier les éléments entre eux et levai les yeux vers le petit groupe réuni autour du bar. L'inspecteur en costume croisa mon regard et fronça les sourcils. Comme s'il avait compris que quelque chose venait de se passer. Deux solutions s'offraient à moi. Je pouvais dire la vérité aux policiers, leur livrer le voleur, et quitter enfin cet endroit. Ou alors...

La serveuse m'observait de ses yeux dorés. Elle ne souriait plus.

Près de la porte, le grand chien attendait patiemment que l'on vienne lui ouvrir. Je pris ma décision. Sur un coup de tête, c'est indéniable. Mais prenais-je vraiment un risque? Soit j'étais fou et tout cela n'était qu'une hallucination. Soit j'étais endormi et tout cela n'était qu'un rêve. Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait m'arriver.

Je me levai, doucement, craignant que mon action ne se voie stoppée avant même d'avoir commencé. La serveuse ne dit rien mais elle savait. Oui, elle savait.

Je fis un pas, puis deux, accélérant jusqu'à soudain, me retrouver près de l'entrée. Je tournai le verrou d'une main tremblante et ouvris la porte. Exclamations de surprises et mises en garde fusèrent derrière moi, Al n'avait plus qu'à tendre le bras pour me retenir.

Je fermai la porte sur lui et mes jambes flageolantes cédèrent. Tout cela avait été vain, j'étais incapable de fuir. Je me laissai glisser contre le mur et attendis.

Rien ne se passa. La pluie avait cessé et j'étais seul dans la rue, assis sur les pavés contre un mur qui n'arborait aucune enseigne. Le Chien jaune n'était plus, n'avait jamais été. Ou peut être, il y a bien des années.

J'inspirai profondément et fermai les yeux, incapable encore de réaliser ce qui venait de m'arriver, de comprendre d'où ce rêve fou était venu. Puis un museau humide vint se caler dans mon cou et je flattai l'animal, machinalement. J'ouvris les paupières et le grand chien jaune était là, seul vestige d'un songe qui n'en était pas un. Délicatement je retirai son collier, laissant les poils de son encolure noire de peinture. J'essayai le bijou sur mon pantalon. Sur la bande tressée de fils d'or blanc, les diamants scintillaient à la lumière des réverbères. Je ne pus que rire à cet instant. D'un rire dément. Et pourtant, je n'étais pas fou.

Je ne saurais jamais si la jeune serveuse à la peau d'ébène fut finalement arrêtée. Sans la preuve de son larcin, cela est peu probable. Car le bijou volé sur le yacht de l'anglais, c'est en ma possession qu'il est à présent.

Alors, je vous le demande : Ce collier... Combien m'en donnez-vous?